

Au Québec pour le cirque

Françoise Boudreault

Numéro 167 (2), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreault, F. (2018). Au Québec pour le cirque. *Jeu*, (167), 90–91.



Au Québec pour le cirque

Françoise Boudreault

Terre promise du cirque, le Québec? Plutôt terre d'accueil de travailleurs culturels et d'artistes qui viennent joindre les rangs d'une culture industrielle à l'offre abondante. L'effervescence du cirque d'ici autant que les possibilités de formation exercent sur eux un réel pouvoir d'attraction.

Selles suscitent des vocations ici, l'École nationale de cirque de Montréal et l'École de cirque de Québec attirent beaucoup de jeunes de l'étranger. Pour les diplômés de ces deux institutions d'enseignement supérieur, les perspectives d'emploi sont excellentes et, à l'instar de la publicité pour les comédiens, le marché corporatif et du divertissement constitue un facteur de rétention appréciable. À l'inverse, certains artistes de cirque ont quitté le pays parce que le soutien à la création et à la recherche est plus adéquat ailleurs. L'aide gouvernementale fait défaut et, en regard des autres arts, les budgets n'augmentent pas suffisamment pour un rattrapage qui assurerait, notamment, une visibilité à des pratiques circassiennes que le public gagnerait à connaître.

En apprentissage continu, les acrobates exercent leur art jusqu'à ce qu'ils subissent «des ans l'irréparable outrage». Comparativement au théâtre où un comédien peut brûler les planches jusqu'à un âge avancé, les artistes du cirque réorientent leur carrière généralement dans la trentaine pour devenir, par exemple, conseillers artistiques, adjoints aux directions, entraîneurs acrobatiques, gréeurs, techniciens, concepteurs. Il faut aussi considérer les intervenants du cirque social, les enseignants ou les gestionnaires, qui n'ont pas à voyager pour exercer leur métier. Tous ont trouvé au Québec leur famille circassienne et ont développé un sentiment d'appartenance au milieu; certains fondent même des compagnies.

Conseillère artistique à l'École nationale de cirque de Montréal, ayant obtenu le statut de résidente permanente en 2004, Veronica Melis a travaillé pour Daniele Finzi Pasca dans *Donka*, entre autres. «À mon arrivée,

il y a 14 ans, dit-elle, la multidisciplinarité était plus rare. Comme immigrante, m'intégrer dans le panorama artistique n'a pas toujours été facile. Je sentais pourtant mon côté hybride bien accueilli, tout comme la dimension poético-ironique et le côté clownesque de mes créations. Après 30 ans de vie professionnelle, je suis en quête d'une reconnaissance de mon expérience en dehors d'une certaine marginalité.»

Même si, en cirque, il est possible de se comprendre avec peu de mots, le passage par la francisation est un choix qui facilite la socialisation par la suite. Pour développer des collaborations, apprendre au contact des collègues ou même trouver des partenaires acrobatiques, les lieux d'entraînement sécuritaires et bien équipés demeurent, au quotidien, les meilleurs endroits pour faire des rencontres et parfaire son français.

ORIGINES ET TRAJECTOIRES

Certains néo-Québécois du cirque contribuent à son évolution depuis presque trois décennies. On peut parler d'une première vague, vers la fin des années 1980, aux débuts de l'École nationale de cirque. Parallèlement, le Cirque du Soleil se développait de façon fulgurante, embauchant interprètes, concepteurs, entraîneurs et gestionnaires. Au moment où Fred Gérard débarque de France, en 1989, c'est une compagnie prometteuse, bien structurée, avec une organisation pragmatique. Ce chef accrocheur et concepteur d'appareils acrobatiques a assisté Franco Dragone: «À l'époque, tout était à inventer, il y avait de nouveaux métiers en cirque. Encore aujourd'hui, Montréal est l'une des rares villes à innover sur le plan du matériel acrobatique.»



Nicolette Hazewinkel et sa fille, Franka Tremblay.
© Productions Éclats de rire

La fildefériste et jongleuse Nicolette Hazewinkel, formée en Hollande par un entraîneur issu du cirque traditionnel, est arrivée à Montréal en 1985. Elle compte parmi les premiers élèves étrangers de l'École nationale de cirque, sise alors au Centre Immaculée-Conception, où elle assistait à des cours et à des stages avec des professeurs d'ici et de l'extérieur. Elle a vu l'École s'installer dans l'ancienne gare Dalhousie, puis se construire dans la Cité des arts du cirque. Après avoir tourné avec le Cirque du Soleil et le Cirque du Tonnerre, elle fonde en 1992, avec son conjoint Rodrigue Tremblay, la compagnie Éclats de Rire, où ils intègrent leurs enfants à la pratique circassienne et à la tournée sous chapiteau, fait rare au Québec, surtout à l'époque. Mais une certaine précarité vient avec ce mode de vie, malgré la relation privilégiée avec le public.

Diplômé de l'École nationale de cirque de Montréal, le jongleur d'origine espagnole Jimmy Gonzalez, ici depuis huit ans, veut pour sa part vieillir au Québec, parce qu'il apprécie la proximité de la nature et de la vie urbaine: «Montréal est remplie

de talents et de propositions artistiques fascinantes. En cirque, on crée souvent ici pour jouer ailleurs.» Quant à Fernando Gonzalez, à Montréal depuis deux ans, il fait partie de ces Sud-Américains qui viennent fréquenter des écoles de loisir ou des milieux communautaires comme la Caserne 18-30 où, grâce à l'accès à des cours dans plusieurs disciplines artistiques, ils développent de nouvelles habiletés, en plus de leur technique.

Sédentaires ou itinérants, ils s'établissent ici pour le potentiel de développement en cirque, et, comme les travailleurs des autres arts, pour le bouillonnement culturel, la qualité de vie. La conciliation travail-famille ou vie personnelle devient un véritable défi avec les tournées. Les horaires de répétition sont exigeants, on manque des moments familiaux importants. Certaines compagnies facilitent la vie de famille, en permettant que les enfants suivent la tournée, mais ce n'est pas une généralité. L'intégration sociale et professionnelle des artisans du cirque issus de l'immigration, plutôt qu'à l'adaptation aux rigueurs du climat, tient davantage aux relations humaines qu'ils développent. ●

Françoise Boudreault fréquente le cirque depuis plus d'une vingtaine d'années. Journaliste, rédactrice, coordonnatrice, enseignante et animatrice, elle a produit des textes sur son sujet de prédilection pour divers théâtres et organismes. Elle est consultante en rédaction, en coordination et en communications.